

# Le métier de philosophe

Autor(en): **Hersch, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1957)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380657>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE MÉTIER DE PHILOSOPHE

L'existence du philosophe est très difficile à justifier. D'abord il faut constater qu'il ne pose guère que des problèmes insolubles (si on parvient à les résoudre, ils deviennent des problèmes scientifiques). A quoi bon cela ? Ce terme orgueilleux de *philosophia perennis* ne désigne-t-il pas justement l'insolubilité de problèmes qui, précisément parce qu'ils sont insolubles, ne cessent de se poser ? On a dit de la philosophie qu'elle était « un savoir désintéressé ». Je n'aime pas cette expression : en fait, c'est le savoir le plus *intéressé* qui soit. Il s'agit du plus intime du moi, de sa condition, de sa raison d'être, du sens de ses engagements, de ses liens, de sa liberté. Seulement ce savoir ressemble à un non-savoir.

Comment le philosophe se justifiera-t-il devant la société ? Il ne peut pas montrer de résultats : il n'est capable ni d'améliorer les conditions de vie, ni de contribuer au progrès technique, il ne procure aucun accroissement de pouvoir, ni même, à dire vrai, de savoir. Le philosophe est un consommateur, comme tout homme vivant en société, il use des biens produits par les autres, et il semble n'en produire aucun. Il ne procure même pas du plaisir : les ouvrages de philosophie sont d'une lecture ardue. Il ne donne pas non plus les certitudes qui assureraient la paix de l'âme, comme peuvent le faire les autorités des Eglises. Il ne fournit pas davantage des règles d'action privée ou politique. Là où une telle tentative fut faite, où le pouvoir voulut se fonder sur une doctrine (si bien qu'on put parler de « logocraties populaires »), les résultats ont été peu encourageants.

Mais surtout, comment le philosophe peut-il se justifier devant lui-même ? Il est impossible de dire de soi : « Je suis philosophe. »

Chose curieuse, la situation, ici, se renverse : face à l'objet, face à la société, le métier de philosophe paraissait indéfendable parce

*N. B.* — Leçon inaugurale de professeur extraordinaire de philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, lue le 1<sup>er</sup> novembre 1956.

que dénigré, inutile, condamné à la stérilité ; devant le moi, au contraire, le mot « philosophe » devient trop beau. Comment oser dire qu'on va être philosophe toute sa vie — alors qu'on sait bien qu'il n'y a que de rares heures où la philosophie *vit* vraiment par nous, et que le reste du temps on parle de mémoire, on répète — comme un violoniste répéterait sa propre interprétation trouvée naguère, sans la vivre *hic et nunc* ? Il en va de même, me semble-t-il, du prêtre, du pasteur. Comment peuvent-ils promettre de prononcer chaque dimanche les paroles sacrées, exigeant la totale présence et la plénitude intérieure ? Pour que la philosophie soit, il faut que l'existence surgisse face à la transcendance et qu'elle entre en communication avec d'autres existences. Comment peut-on être philosophe ?

Il faut tenter diverses réponses.

Quant à l'*objet*, la philosophie perfectionne, sinon ses réponses, du moins ses interrogations. Elle élucide — sans les réduire — les mystères *essentiels* de la condition humaine, c'est-à-dire ceux sans lesquels la condition humaine serait détruite. Elle s'efforce de les faire admettre, et même de les faire aimer, en tant qu'ils sont la condition nécessaire de la liberté. Elle s'efforce aussi d'en tirer les conséquences théoriques, pratiques et religieuses, en déployant devant la conscience l'espace des *possibles* qu'ils préservent. Dans la pensée moderne, en particulier, elle exige *un débat constant avec la pensée scientifique* en vue d'éclairer la nature, les pouvoirs et les limites de celle-ci. Un tel débat devient d'autant plus nécessaire lorsque la pensée scientifique, à travers les superstitions envahissantes des demi-savants, se fait impérialiste et totalitaire, et risque de faire oublier que seuls des êtres libres sont capables de science. En effet, la recherche objective de la vérité implique une conscience pour qui la vérité est une valeur, et une valeur préférée à toute autre. Seul un sujet libre est capable d'une telle préférence. Lorsque l'enthousiasme scientifique pousse le « savant » à faire du sujet lui-même un phénomène comme les autres, inséré comme les autres dans le déterminisme physique, biologique et social, c'est la science elle-même qui perd la racine qui la fait vivre : car cette racine est liberté.

La philosophie se voit amenée aussi à poser autrement ses problèmes à cause du double fait de l'*accélération de l'histoire* et de la *prise de conscience, par l'homme, de son historicité*, celle de son être, de ses œuvres et de toute société. La réflexion sur le temps, sur la condition temporelle, devient de plus en plus centrale quand l'écoulement historique risque davantage d'emporter dans son relativisme absolu toutes les valeurs prétendues jadis éternelles, et de se vider ainsi lui-même de son sens et de sa raison d'être. Car si rien

de constant ne domine et ne juge les changements, à quoi bon les changements ? Le nerf même de l'histoire paraît au-delà de l'histoire.

La *philosophia perennis* ne subsistera donc pas par elle-même ; elle exige une confrontation toujours actuelle, l'acte de présence de philosophes vivants.

Quant aux *sociétés*, elles ont cessé de vivre d'une sorte de vie végétative, plus ou moins inconsciente, dans laquelle les données sociales étaient assimilées à des données naturelles. L'homme entreprend d'agir sur elles, de les changer. Dès lors, des « conceptions d'ensemble » ou « idéologies » s'ébauchent, qui sont des réalités sociales de nature ambiguë, moitié conçues par la pensée consciente de certains individus, moitié produits flottants de l'air social et de ses composantes innombrables, économiques, politiques, affectives, intellectuelles, religieuses, etc., et qui se disputent les âmes.

Des opérations impérialistes de séduction deviennent possibles, au milieu d'un public devenu juste assez accessible aux idées pour se laisser séduire, pas assez pour se défendre. Il suffit que quelques simplificateurs ingénieux se mettent à l'œuvre.

Le philosophe a alors une tâche urgente à remplir : élucider, distinguer, délimiter, relier, décrire, poser et reposer les exigences essentielles, défendre encore et encore les mystères essentiels contre les réductions mensongères, éveiller, aiguïser le sens de la liberté et l'exigence de ses conditions — conditions découlant du fait que l'homme reste, bon gré mal gré, un être incarné et social. — Qu'on me permette ici une remarque marginale : que cette tâche philosophique actuelle ne soit pas chose aisée, rien ne le montre mieux que l'évolution récente de Sartre. Sartre avait écrit un grand livre philosophique, *L'Être et le Néant*, dans lequel le néant avait pour rôle de sauvegarder la liberté : en effet, la faille de néant qui séparait l'instant imminent de tout le passé empêchait à jamais de connaître celui-là à partir de celui-ci. Depuis lors, Sartre a déclaré connaître, lui aussi, « le sens de l'histoire ». Il a ainsi détruit son passé philosophique, plus radicalement que n'aurait pu le faire son adversaire le plus résolu.

Qu'il le veuille ou non, le philosophe d'aujourd'hui est engagé dans un combat dont l'enjeu est la liberté. Or cet engagement même exige de lui qu'il enseigne *la distinction entre la liberté politique et la liberté existentielle*. La liberté politique, capitale, n'est pourtant que la condition de la liberté existentielle, l'espace vide indispensable à celle-ci et qu'elle devra remplir. Il faut donc que le philosophe élucide ce qu'on peut et ce qu'on doit exiger de la politique, et ce qui n'est pas et ne peut pas être de son ressort.

Enfin, une tâche particulière lui échoit dans un monde qui, dans son ensemble, ne vit plus sous l'autorité d'aucune Eglise et risque

à chaque instant de se jeter dans la première unanimité venue. Ce que Karl Jaspers, mon maître, a appelé « foi philosophique » n'est peut-être — n'est probablement — pas suffisant pour fonder un ordre social : la transcendance est sans doute un dieu par trop caché. En un temps comme le nôtre, elle reste cependant plus nécessaire que jamais pour préserver au moins le « vide » indispensable à la plénitude de la liberté.

Le métier de philosophe, malgré tout ce qui précède, n'est pas suffisamment justifié, et tout ce que j'ai pu en dire reste trop vague, trop incertain. Sa valeur n'apparaît qu'avec l'expérience philosophique — elle-même toujours individuelle, évanescence, s'actualisant çà et là. Il reste contesté, et il doit le rester.

Mais surtout, le philosophe n'a guère de justification devant lui-même. Il semble parfois que la philosophie vous chasse par elle-même hors d'elle-même, vers la vie, vers l'action, ou vers la science, ou l'art, ou la religion. Il semble parfois que l'expérience essentielle — la décision libre, l'instant de Kierkegaard, le *hic et nunc* chrétien — n'est possible *que* hors de la philosophie, quand on cesse d'en parler.

Heureusement, le métier de professeur de philosophie allège un peu le fardeau du « métier de philosophe ». Car le professeur a une tâche plus précise : transmettre le patrimoine philosophique, c'est-à-dire le revivre et le faire revivre par le dialogue des vivants avec les vivants et des vivants avec les grands morts.

JEANNE HERSCH.